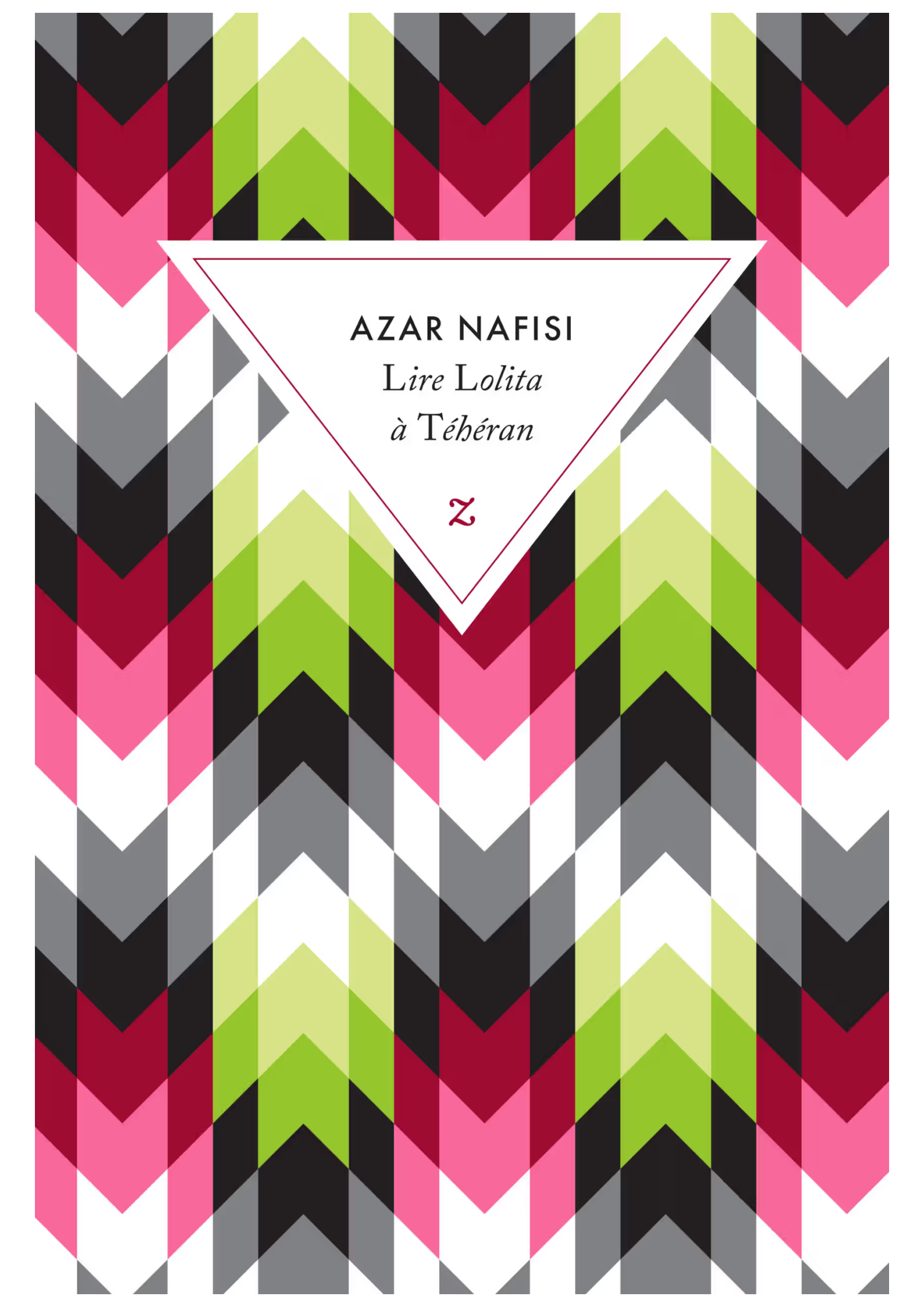




AZAR NAFISI

*Lire Lolita
à Téhéran*

ℵ

« Cette extraordinaire leçon de littérature interroge la manière dont la fiction éclaire nos vies (...) Essentiel et tellement éclairant. » Olivia de Lamberterie, *Elle*

« Très intéressant de le relire aujourd'hui à la lumière de ce qui se passe en Iran. » Elisabeth Philippe, *Le Masque et la Plume*

« Un hommage flamboyant au pouvoir démiurgique et salvateur de la littérature, le seul refuge qui reste parfois quand tout s'effondre autour. » Carine Azzopardi, France Info TV

« Vingt ans après « *Lire Lolita à Téhéran* » (Grand Prix des lectrice de *Elle*), Azar Nafisi défend toujours la littérature avec la même ferveur. « *Lire dangereusement* » est un voyage dans les œuvres qui l'ont forgée et dans lesquelles elle trouve l'énergie de se battre encore et toujours contre les oppressions, elle qui a définitivement quitté son pays, l'Iran, pour habiter à Washington. » Clémentine Goldszal, *Elle*

« Ce récit est épatant car il vous plonge à la fois et simultanément dans l'analyse approfondie d'œuvres littéraires et dans le quotidien des femmes iraniennes soumises au régime des mollahs. » Alain Lallemand, *Le Soir*

« L'imagination seule conduit au changement. Continuons d'imaginer, continuons de lire. » Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*

« *Lire Lolita à Téhéran*, c'est décentrer le regard et revisiter ses classiques, comme outils de résistance. » Flore de Borde, *La Chronique d'Amnesty International*

« L'ouvrage, comme le film, célèbre le pouvoir libérateur de la littérature et le courage de ces femmes se réunissant en secret au péril de leur vie. » Ava Djamshidi et Olivia de Lamberterie, *Elle*

« Un récit de Azar Nafisi à mettre entre toutes les mains. » *L'Essentiel Livres*

À PROPOS DU FILM

« Une résistance féminine dont Eran Riklis a su reconstituer la chaleur joyeuse et la force tragique. » Marianne Meunier, *La Croix*

« Je me suis immédiatement passionné pour le livre d'Azar Nafisi et j'ai eu le sentiment qu'il y avait matière à en tirer un film formidable. » Le réalisateur Eran Riklis dans *Livre Hebdo*

« Ce film illustre la puissance libératrice de la littérature, capable de résister à l'oppression et de nourrir des aspirations personnelles et collectives. »

Clotilde Martin, *Actualité*

<https://actualitte.com/article/121515/cinema/lire-lolita-a-teheran-sur-grand-ecran>

« Zar, Mina et Golshifteh, trois regards persans sur l'Iran. »
Adrien Gombeaud, *Les Échos*

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/lire-lolita-a-teheran-zar-mina-et-golshifteh-trois-regards-persans-sur-liran-2156088>

Interview de Mina Kavani dans *Madame Figaro* par Marion Géliot

<https://madame.lefigaro.fr/celebrities/culture/mina-kavani-j-ai-grandi-dans-un-pays-ou-l-on-m-a-appris-a-ne-pas-tout-dire-parce-que-c-etait-dangereux-20250216>

Interview de Golshifteh Farahani dans *Le Point* par Florence Colombani et Christophe Ono-Dit-Biot

<https://www.pressreader.com/france/le-point/20250320/282660398206895>

Interview de Golshifteh Farahani dans *La Tribune Dimanche* par Charlotte Legrand

<https://www.latribune.fr/la-tribune-dimanche/culture-et-tendances/cinema-ecrans/golshifteh-farahani-actrice-iranienne-les-dictateurs-ont-peur-des-artistes-1021104.html>

Interview de Golshifteh Farahani dans *Version Fémina* par Anne Michelet

<https://www.femina.fr/article/golshifteh-farahani-lire-lolita-a-teheran-je-suis-intense-comme-beaucoup-d-iraniens>

Interview de Golshifteh Farahani dans *Madame Figaro* par Myriam Letertre

<https://madame.lefigaro.fr/celebrities/cinema/golshifteh-farahani-pour-connaître-l-ame-d-un-homme-c-est-interessant-de-voir-comment-il-se-comporte-avec-sa-mere-sa-femme-ses-amies-20250322>

Interview de Golshifteh Farahani dans *Le Parisien* par Stéphane Joby

<https://www.leparisien.fr/culture-loisirs/cinema/golshifteh-farahani-lactrice-de-lire-lolita-a-teheran-nous-les-femmes-rien-ne-peut-nous-arreter-22-03-2025-VEQC5PLCQBGD3CAGRUO3FRYM44.php>

Interview de Golshifteh Farahani dans *Paris Match*

<https://www.parismatch.com/People/golshifteh-farahani-sa-theorie-sur-les-hommes-francais-248680>

Interview de Golshifteh Farahani sur France TV par Laurent Delahousse

<https://www.france.tv/france-2/20h30-le-dimanche/7052969-l-actrice-iranienne-golshifteh-farahani.html#about-section>

Interview de Eran Riklis dans *Cult* par Blanche Aloncle et Camille Zingraff

<https://cult.news/actualites/eran-riklis-lire-lolita-a-teheran-rester-et-lutter-ou-partir-et-resister-par-lecriture-ou-le-cinema/>

« Golshifteh Farahani incarne avec intensité la résistance d'une enseignante iranienne. »
France Info, Laurence Houot

https://www.francetvinfo.fr/culture/cinema/sorties-de-films/lire-lolita-a-teheran-golshifteh-farahani-incarne-avec-intensite-la-resistance-d-une-enseignante-iranienne_7109808.html

Lire Lolita à Téhéran dans *Causeur*, Jean Chauvet

<https://www.causeur.fr/lire-lolita-a-teheran-eran-riklis-305553>

Pourquoi il faut voir Golshifteh Farahani, héroïne universelle, dans *Lire Lolita à Téhéran*
Madame Figaro, Valéry de Buchet

<https://madame.lefigaro.fr/celebrities/cinema/pourquoi-il-faut-voir-golshifteh-farahani-heroine-universelle-dans-lire-lolita-a-teheran-20250321>

SUR LES ONDES



France Inter, *Le Masque et la Plume* du 23 juin 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-23-juin-2024-1905854>

SUR LE WEB



« La lecture est une amitié, disait Proust, et cette phrase vient en tête au moment de tourner les premières pages de *Lire Lolita à Téhéran*, à l'instant où l'on se sent

précisément devenir amie, vraiment, totalement, avec Azar Nafisi, l'autrice de ce livre merveilleux, par sa délicatesse, sa force, sa foi dans les capacités de la littérature à rendre compte de la complexité des êtres et du monde. »

Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*

<https://www.letemps.ch/opinions/chroniques/lire-lolita-a-teheran-ou-la-lecture-comme-rempart-a-la-simplification-du-monde>



« Azar Nafisi met en lumière les pouvoirs de la littérature qui libère l'imaginaire malgré la fermeture des librairies, les exécutions, les dénonciations. »

Chis Bourgue, *Zébuline*

<https://journalzebuline.fr/la-litterature-en-resistance/>

Edition : 29 août 2024 P.90

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1144000



Journaliste : -

Nombre de mots : 639

LIVRES

M O I , L E C T R I C E

AZAR NAFISI

"JE LIS DE TOUT, TANT QUE C'EST BON !"

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

VINGT ANS APRÈS « LIRE LOUITA À TÉHÉRAN » (GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE), Azar Nafisi défend toujours la littérature avec la même ferveur. « Lire dangereusement » est un voyage dans les œuvres qui l'ont forgée et dans lesquelles elle trouve l'énergie de se battre encore et toujours contre les oppressions, elle qui a définitivement quitté son pays, l'Iran, pour habiter à Washington.

ELLE. Quelle lectrice étiez-vous, enfant ?

AZAR NAFISI. J'ai appris à lire en écoutant. Quand j'avais 3, 4 ans, mon père me racontait une histoire chaque soir. Il était très ouvert dans ses choix et me faisait voyager. Un jour, on parcourait la mythologie persane ou grecque, le lendemain, on partait pour l'Angleterre avec « Alice au pays des merveilles », puis en France avec « Le Petit Prince », au Danemark avec « La Petite Fille aux allumettes »... J'ai appris que je pouvais faire venir le monde à moi depuis ma petite chambre à Téhéran.

ELLE. Vous avez été élevée en Iran, mais écrivez en anglais.

Quel rapport entretenez-vous avec votre langue natale ?

A.N. L'anglais est la langue dans laquelle je suis le plus à l'aise ; c'est ma langue de fiction, et j'aime le roman plus que tout. Avec le persan, j'entretiens une relation d'amour et de haine, mais je l'adore malgré tout, notamment parce qu'il est lié pour moi à la poésie. Avant de commencer l'écriture d'un livre, je lis de la poésie en farsi. Mon père disait toujours que l'Iran est un vieux pays, maintes fois occupé et



envahi, mais dont l'identité a persisté à travers sa poésie. Quand les islamistes sont arrivés au pouvoir, en 1979, ils ont déboulonné les statues du chah et d'hommes politiques, mais quand ils ont voulu abattre celles de nos poètes, là, les Iraniens ont dit non !

ELLE. Qui sont vos poètes persans préférés ?

A.N. J'aime énormément Ferdowsi, qui a écrit au X^e siècle sur l'histoire et la mythologie iraniennes avant l'invasion arabe. Rûmî aussi, bien sûr. Et puis Forough Farrokhzad, cette poétesse révolutionnaire aux textes très sensuels. Elle est morte en 1967, à 32 ans. Son œuvre a été interdite par la République islamique, mais tous les auteurs censurés sont devenus populaires, les gens les lisent en secret.

ELLE. Quels livres serait-on surpris de trouver dans votre bibliothèque ?

A.N. Parce que je lis tout le temps, je lis de tout, tant que c'est bon ! Les gens pensent que quand on aime Flaubert, on ne peut pas apprécier Georges

Simenon, Raymond Chandler ou Louise Penny. Mais j'aime énormément la littérature policière. J'aime son sens moral, et le rôle qui y est donné aux amateurs face aux professionnels.

ELLE. Dans votre livre, vous comparez l'autoritarisme de Donald Trump au régime des mollahs iraniens... Quel ouvrage recommanderiez-vous pour mieux comprendre l'ancien président américain ?

A.N. « Les Fous du roi », de Robert Penn Warren, un classique de la littérature américaine qui décrit l'ascension d'un leader autoritaire. Et aussi le roman satirique de Nathanael West : « Un bon million ! » C'est un auteur trop peu reconnu aujourd'hui, qu'il faut vraiment redécouvrir.

ELLE. Quels écrivains inviteriez-vous pour un dîner littéraire ?

A.N. Václav Havel, qui a apporté à la politique son regard de dramaturge. Il y a une douceur dans sa résistance : il savait être ferme, mais prêtait autant d'attention au cœur qu'à l'esprit. J'inviterais aussi Jane Austen, qui a une réputation de conservatrice, mais était tout le contraire : on dit qu'elle n'écrivait que sur le mariage, mais c'est faux ! Elle écrivait sur le choix. Tous ses romans sont sur des femmes qui disent non à leurs familles. Et aussi Diderot, pour « Jacques le Fataliste », un de mes livres préférés.

« LIRE DANGEREUSEMENT », d'Azar Nafisi, traduit par David Fauquemberg (Zulma, 352 p.).



KEITH MORRIS/ALAMY

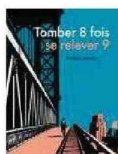


LIVRES

BUZZOLETTRES

ILS DONNENT DES AILES

Trois ouvrages très différents et ultra-puissants.



UN CHAMPION

Les images sont aussi fortes que les émotions retenues. Pas de pathos, uniquement de la pudeur pour évoquer en quatre couleurs l'histoire vraie du boxeur Eugène Criqui (1893-1977). On l'appelait « Gueule

d'ange » avant qu'une balle laisse son visage en lambeaux, le transforme en gueule cassée dans une tranchée de la première guerre. Mais « Mâchoire de fer » remontera sur le ring. Cet album magnifique est à lire en famille pour parler de la guerre, du courage, de la détermination, du sport... C'est beau comme du Echenoz, c'est dire.

« TOMBER 8 FOIS SE RELEVER 9 », de Frédéric Marais (Hongfei, 40 p.).



DE LA FICTION

Quelle excellente idée de rééditer ce récit paru il y a vingt ans, lauréat du Grand Prix des Lectrices en 2005. À l'automne 1995, Azar Nafisi démissionnait de l'université de Téhéran car elle refusait de porter le voile.

Chez elle, clandestinement, à sept étudiantes elle continuait de parler de Jane Austen, de Fitzgerald et de Nabokov. Cette extraordinaire leçon de littérature interroge la manière dont la fiction éclaire nos vies et dont nos vies sont transformées par la fiction. Azar Nafisi a quitté l'Iran, mais l'Iran ne l'a pas quittée, comme elle ne quittera aucun lecteur de ces pages. Essentiel et tellement éclairant.

« LIRE LOLITA À TÉHÉRAN », d'Azar Nafisi, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas (Zulma, 423 p.).



DE L'ÉMOTION

« Il ressemblait, avec ses cheveux courts aux vifs reflets mordorés, à ce petit oiseau délicat, le roitelet. » En grandissant, le frère du narrateur se mue en albatros, dont les ailes l'empêchent de marcher dans une réalité qui le fait constamment souffrir. Beauchemin tente

de percer les ombres et les secrets de ce frère schizophrène, et c'est la plongée la plus bouleversante qui soit dans l'humain. « Je sens à ses côtés que mon esprit et mon caractère se tournent naturellement vers la lumière, à la manière d'un lys ou d'un géranium. » Une histoire somme toute simple, racontée avec une sensibilité qui illumine tout sur son passage. O.L.

« LE ROITELET », de Jean-François Beauchemin (Folio, 190 p.).

PRESSE



Le portrait Azar Nafisi, lire Lolita loin de Téhéran

◆ **Réservé aux abonnés** Exilée à Washington, atterrée par Trump, l'indocile autrice irano-américaine suit avec inquiétude la guerre menée contre son pays de naissance.



Azar Nafisi à Washington DC, le 31 mars 2026. (Louie Palu/VUJ pour Libération)

Par **Benjamin Delille** Correspondant à Washington
Publié le 07/04/2026 à 15h11

Ce n'est presque pas la peine de lui poser des questions. Azar Nafisi donne déjà les réponses. Elle digresse d'une voix feutrée sur la puissance des livres. Et son sourire

ne s'estompe que lorsqu'elle raconte ce que sont devenus l'Iran et les Etats-Unis. Et l'étonnante trajectoire d'un monde où le pouvoir déforme les mots.

Autrefois, elle le faisait en cachette, avec des étudiantes qui fuyaient, le temps d'un cours, la tyrannie des mollahs. Elles retiraient leur voile pour découvrir le monde au travers des romans interdits qu'Azar Nafisi leur imprimait. C'étaient les années 80, à Téhéran. On jurait ensuite de s'en débarrasser, mais les copies essaïmaient comme une rumeur.

Aujourd'hui, cette histoire trône dans son bureau de Washington. *Lire Lolita à Téhéran* a été un immense succès dès sa publication en 2003, six ans après l'exil de son autrice aux Etats-Unis. L'an dernier, il a été adapté au cinéma avec Golshifteh Farahani pour l'incarner. Azar Nafisi n'en parle presque pas, sinon pour dire qu'elle a choisi un réalisateur israélien, Eran Riklis, « parce que je ne juge pas les gens selon leur origine, mais selon leurs valeurs ».

On se sent dans son bureau comme dans une chambre à coucher. La professeure de littérature accueille en toute sincérité, un peu frêle dans ses bientôt 80 printemps de sagesse. Il y a les livres et des photos de ses deux enfants ou de son frère. Mais aussi des tableaux que son père, ancien maire de Téhéran, a ramenés des geôles où le chah l'a envoyé. Un cliché de lui avec le général de Gaulle, légion d'honneur autour du cou. Une casquette « Black Lives Matter ». Et puis ces deux unes de *Charlie Hebdo* sur les attentats de 2015.

Son appartement est juste à côté, dans cet immeuble bien connu du Watergate, qu'elle réhabilite comme un sanctuaire du contre-pouvoir à l'heure où la démocratie tremble sous les coups de boutoirs de Donald Trump. Elle parle de fascisme. Compare d'entrée l'actuel locataire de la Maison Blanche à l'ayatollah Khomeiny. « Lorsqu'on lui demandait ce qu'il ressentait, le Guide suprême répondait : "Rien." Je vois la même chose chez Trump, dit-elle. Ce n'est pas une question de personnalité : c'est la nature même des tyrans, ils sont étrangers à l'empathie. »

Pour Azar Nafisi, si le monde va si mal, c'est qu'il manque d'empathie et de curiosité. Et l'attaque décidée par le président de son pays d'adoption, le 28 février, contre son pays de naissance en est une illustration brutale. « C'est le résultat de quarante-sept ans d'un régime totalitaire en guerre contre son peuple et contre l'Occident. » Elle n'en parle jamais frontalement. Si ce n'est pour évoquer sa tristesse. « Dès que je déprime, je m'enregistre pour écrire plus tard. Primo Levi disait qu'il écrivait pour réintégrer la communauté humaine. » Quand Azar Nafisi écoute, elle prend des notes. « Pour mon prochain livre. » Et on se sent important.

Dès ses 3 ans, son père lui lisait tous les soirs une nouvelle histoire. « Il choisissait des auteurs de partout. Et instinctivement j'ai découvert que je pouvais rester dans ma petite chambre à Téhéran et que le monde venait à moi. » Ainsi naît son insubmersible curiosité, qu'elle définit, en citant Vladimir Nabokov, comme « l'insubordination à son paroxysme ».

A 12 ans, elle se met à écrire. Un journal intime, pour répondre à une question qu'on ne se pose, selon elle, plus assez aujourd'hui : « Qui suis-je ? » Deux ans plus tard commence son « premier exil », seule en Angleterre, pour les études. Elle y emporte « ce que l'Iran pouvait offrir de mieux : la poésie ». Et elle y découvre Jane Austen et Shakespeare, qui viennent tuer la solitude et le mal du pays. Elle s'écrit de longues lettres et prend conscience du pouvoir des mots, ces « gardiens de la mémoire ».

Après un retour en Iran, pour finir son lycée et visiter son père en prison, elle s'envole une première fois pour les Etats-Unis. C'est la fin des années 60. Elle se retrouve dans une université d'Oklahoma. Azar Nafisi commence à militer au sein d'un mouvement d'étudiants contre le chah. Leur façon de répondre à la violence par la violence la met mal à l'aise, mais la voici condamnée à l'exil, trop engagée pour pouvoir rentrer.

Jusqu'à 1979 et la révolution qu'elle suit dans les pages du Washington Post, avant d'enfin retourner à Téhéran. D'entrée, l'obscurantisme des mollahs terrifie cette laïque, fille de la première femme parlementaire d'Iran, qui voit les droits des femmes disparaître. Elle enseigne la littérature sans voile, ce qui lui vaut d'être renvoyée de l'université dès 1981. Commencent alors la clandestinité, les cours cachés. « Toutes les portes se fermaient, se souvient-elle. J'avais l'impression de disparaître si je n'écrivais ou si je n'enseignais pas. » Son mari, qui travaille alors dans le bâtiment, tente de la convaincre que sa présence est déjà une rébellion. Mais elle ne croit pas au réformisme putatif qui se dessine alors. Et c'est ainsi qu'a commencé son dernier exil. En 1997.

Le temps qui passe n'est pas synonyme pour elle de mélancolie. « La littérature est une force qui s'oppose à la fugacité de la vie et au caractère inéluctable de la mort. » C'est ainsi qu'elle fait revivre les disparus. Comme Razieh, étudiante brillante, musulmane pratiquante, amoureuse de son auteur fétiche, Henry James. « Elle a choisi la vie. » Et fut exécutée en prison pour avoir manifesté.

Quand elle parle des Etats-Unis, Azar Nafisi évoque la poésie de la déclaration d'indépendance. Et cette question qu'elle n'a jamais résolue : « Qu'est-ce qui fait que ce pays marginalise son humanité ? » Elle regrette que ses étudiants ne soient « pas à l'aise » avec certains textes. « Comment peut-on affronter la réalité si on n'est pas capable de se confronter à la fiction ? » Elle y lit plus largement une trahison de la promesse originelle de ce pays : « La quête du bonheur a été remplacée par la quête du confort. Et c'est dans le confort que se love le totalitarisme. »

Elle cite Saul Bellow pour résumer notre époque, celle d'un « endormissement des consciences » et d'une « atrophie de notre capacité à ressentir ». Elle estime que la vie est une épreuve ; la liberté un combat. Que les Occidentaux n'ont rien à enseigner aux Iraniens tant qu'ils les traitent « soit comme des terroristes, soit comme des victimes, et non en êtres humains ». Et qu'au contraire, ils auraient pu apprendre de ces manifestants, ceux du mouvement « Femme, vie, liberté » et ceux du soulèvement de janvier, qui répondaient à la répression des balles par la danse et le chant. Que cela disait la faiblesse d'un régime à bout de souffle, qui aurait pu tomber sans bombes. « Leur seule arme, c'était leur voix et leur manière d'être. Ils se

battent pour exister. Il y a plusieurs façons de tuer quelqu'un. L'une, c'est la torture. L'autre, c'est de lui dire que ce qu'il est vraiment n'existe pas, qu'il n'est qu'une fiction inventée par le pouvoir. »

Quand on lui demande comment elle voit la suite, elle a le courage de dire : « Je ne sais pas. » Ne reste que l'espoir. « C'est différent de l'optimisme. Ce n'est pas la conviction que les choses vont bien se passer, mais la certitude que les choses ont du sens. »

20 décembre 1946 Naissance à Téhéran.

1979 Révolution islamique en Iran.

1997 Exil aux Etats-Unis.

2003 *Lire Lolita à Téhéran.*

28 février 2026 Trump bombarde l'Iran.



IDÉES ET DÉBATS COMMENT L'IRAN DÉSTABILISE LE MOYEN-ORIENT

Azar Nafisi : "Que vous viviez à Téhéran ou à Washington, le totalitarisme commence par des mensonges"

Grand entretien. L'autrice du best-seller "Lire Lolita à Téhéran" dénonce l'anesthésie des consciences qui s'empare de la société américaine et la censure des livres qui dérangent.

Propos recueillis par Hamdam Mostafavi

Publié le 17/11/2024 à 17:00

📁 Offrir l'article 4



Une femme marche dans la capitale iranienne Téhéran, le 26 octobre 2024
afp.com/ATTA KENARE

Écouter cet article

00:00/11:21

Pendant des années, [Azar Nafisi](#) a abrité un îlot de transgression au cœur même de la République islamique. Dans son salon, à Téhéran, elle recevait des jeunes femmes passionnées de littérature à qui elle faisait découvrir les grands auteurs occidentaux après avoir été interdite d'enseigner à l'université pour avoir refusé le port du voile obligatoire en Iran en 1981. Elle relate ses heures précieuses dans *Lire Lolita à Téhéran*, best-seller mondial paru en 2004. Vingt ans plus tard, les éditions Zulma rééditent l'ouvrage, qui sera bientôt adapté au cinéma avec les actrices franco-iraniennes Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi.

Azar Nafisi, 69 ans, vient également de publier chez Zulma *Lire dangereusement*, un roman épistolaire où elle s'adresse à son père décédé. Ecrit sous le premier mandat de [Donald Trump](#), l'ouvrage raconte les craintes qui l'envahissent alors que son pays d'adoption, où elle vit depuis 1997, est le théâtre d'un radicalisme croissant, et d'une "mentalité de plus en plus totalitaire". De la [République islamique](#) aux [Etats-Unis](#), elle dénonce les censures pernicieuses qui mettent à mal la démocratie. Entretien.

L'Express : Votre dernier ouvrage, *Lire dangereusement*, est un appel à ne pas se laisser endormir l'esprit, à raviver la démocratie et à dialoguer avec ceux qui ont des opinions opposées. A quel point les Etats-Unis sont-ils devenus une société où personne ne peut plus se parler ?

Azar Nafisi : Dans tous mes livres, j'ai exprimé mon inquiétude non seulement à propos des sociétés totalitaires, mais aussi des démocraties. Quand on est un immigré, on regarde son nouveau foyer à travers les yeux de l'ancien. Et on peut se rendre compte : ce qui s'est passé là-bas peut arriver ici. L'Amérique est obsédée par la recherche absolue du confort de l'esprit, les gens ne veulent pas être dérangés dans leurs convictions. Mais bien sûr que les autres nous dérangent ! Parce qu'ils regardent le monde non pas avec nos yeux, mais avec leurs propres yeux. Et ils nous révèlent des choses que nous ne savions pas et que nous ne voulions peut-être pas savoir. Pour citer l'écrivain canado-américain Saul Bellow, qui dit que dans un pays comme l'Union soviétique, dans un système totalitaire, le meurtre et la brutalité sont flagrants, mais que dans une démocratie, on ne tue pas les dissidents, on ne les emprisonne pas.

LIRE AUSSI : "On devrait brûler ces livres" : dans les écoles américaines, la censure bat son plein

Mais ce qui nous menace constamment, c'est l'atrophie des sentiments et de notre conscience endormie, la tentation du confort de l'esprit. Nous voulons ne pas écouter la voix de notre conscience. Nous ne voulons pas être en contact avec la réalité. Une [attaque contre la fiction](#) a lieu en ce moment, pas seulement dans les sociétés totalitaires, mais ici aux Etats-Unis. Des livres sont interdits. On me dit parfois : "je ne veux pas lire ce livre parce qu'il me trouble". Mais bon sang, la vie est troublante ! Si vous ne pouvez pas relever ces défis, comment allez-vous maintenir la démocratie ? De plus en plus, lorsque je parle aux Américains du totalitarisme et des dangers qu'il représente dans une société démocratique, ils me répondent que ça se passe en Iran mais cela ne se produira pas ici. Je réponds généralement que si vous pensez que cela ne peut pas se passer ici, il y a de fortes chances que cela se soit déjà en train d'arriver.

Quel est votre sentiment en tant qu'écrivain face à ces interdictions de livres ?

C'est ce que j'appelle les mentalités totalitaires. Et j'utilise volontairement le terme de mentalités parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une question politique. La lutte contre un système totalitaire n'est pas politique. C'est une question existentielle. Vous vous battez pour votre vie, et "ils" se battent pour vos cœurs et vos esprits. C'est ainsi. Des livres comme *Bluest Eyes*, ou *Beloved* de Toni Morrison, les livres de James Baldwin, sont dérangeants parce qu'ils montrent des aspects de nous-mêmes que nous n'aimons pas. Un système totalitaire est basé sur le mensonge : que vous viviez dans la République islamique d'Iran ou aux États-Unis d'Amérique, le totalitarisme commence par des mensonges.

LIRE AUSSI : Rana Foroohar (Financial Times) : "Ce conflit démographique qui guette les Etats-Unis si les élites ne réagissent pas..."

Ils s'attaquent à trois groupes en premier, les femmes, ceux qui travaillent sur l'imagination et les idées - les écrivains, les poètes -, et les minorités. La

littérature révèle la vérité. Ces hommes et ces femmes, ces écrivains, ces poètes et ces artistes qui sont en prison ou qui ont été tués par des systèmes totalitaires ou dont les livres ont été interdits, n'ont d'autres armes que les mots qu'ils possèdent. Et pourtant, ces mots sont si dangereux pour les mentalités totalitaires qu'un homme puissant qui possède toutes ces forces militaires, des milices et des bombes, comme l'ayatollah Khomeyni [fondateur de la République islamique, qui lança une fatwa [contre Salman Rushdie](#)] ne peut être en paix tant qu'un homme qui n'a que des mots, comme [Salman Rushdie](#), est en vie.

Comment pouvons-nous combattre cet état d'esprit, dans un endroit totalitaire comme l'Iran ?

Depuis plus de quarante ans, la République islamique essaie de faire deux choses. La première a été d'amener les femmes à accepter ses règles, ses normes, et la deuxième à faire en sorte que les écrivains, les artistes, les poètes et les cinéastes écrivent ce que veut le régime. Ils ont échoué. Dans ce genre de système, vous essayez de défendre votre identité en tant qu'être humain. Lorsque j'étais en Iran, je ne me battais pas politiquement contre ces personnes. Je me battais parce qu'en tant que femme, en tant que défenseur des droits de l'homme, en tant qu'enseignante, en tant qu'amie, en tant que mère, j'avais honte de ce qu'ils voulaient que je devienne.

Parce que lorsque j'ai mis ce voile obligatoire, j'ai disparu. Je me détestais parce que j'incarnais soudain le fruit de l'imagination de quelqu'un d'autre. Ce que certains ont fait, par contraste, en Europe de l'Est ou dans les pays fascistes, c'est d'exprimer leur liberté de manière toujours plus forte. Ces filles sortent dans la rue et se coupent les cheveux, elles savent qu'elles peuvent être tuées à tout moment, mais elles y vont quand même. [Les rues de Téhéran](#) ont parfois été le théâtre de bruits de balles. Que fait le peuple iranien en réaction à cela ? Il descend dans la rue, dans les lieux publics, dans les parcs, et les Iraniens chantent et dansent, pour étouffer le bruit des balles. Le régime n'a pas réussi. Et c'est ce que le peuple iranien a finalement découvert, qu'il a un pouvoir. Que va faire le régime face à des millions de personnes qui descendent dans la rue et qui chantent ? Peut-il vraiment les tuer tous ?

Il semble que depuis que la République islamique existe, il y a toujours eu en Iran de nombreuses personnes qui la combattent. Quel est votre sentiment face au mouvement né en 2022, "Femme, Vie, Liberté" ?

Deux choses importantes à propos de ce mouvement : il s'est construit à partir des mouvements des mères, des grands-mères et même des arrière-grands-mères de ces jeunes gens. Nous ne devrions pas l'oublier. La deuxième chose, c'est que ma génération n'a jamais eu foi en la République islamique, mais beaucoup d'Iraniens pensaient que ce système pouvait changer progressivement grâce à des réformes. A [chaque présidentielle](#), le régime présentait quelqu'un comme réformateur et le peuple votait pour lui. Mais arrivés au pouvoir, rien ne changeait. Les jeunes aujourd'hui refusent d'entrer dans ce jeu.

LIRE AUSSI : Shirin Ebadi : la révolution des femmes au Moyen-Orient, un mouvement irréversible

Depuis que je suis arrivée aux États-Unis, chaque fois que je parle de la situation des femmes en Iran, quelqu'un se lève et dit : "Mais c'est leur culture. Vous êtes occidentalisée". Cela m'énerve vraiment. Ces gens sont ignorants, ils ne connaissent pas l'Iran. Au début de la révolution, alors que la République islamique commençait en Iran, il y a eu une grande manifestation de femmes contre le régime. L'un de leurs slogans était : "La liberté n'est ni orientale ni occidentale. La liberté est universelle". Si la lapidation, la polygamie, le mariage à l'âge de neuf ans sont ma culture, alors l'esclavage, le fascisme, le communisme sont la culture de l'Occident. Je pense à l'Afghanistan aussi. Ceux qui disent de telles choses ne peuvent pas s'imaginer vivre un seul instant sous les talibans. Notre rôle est de révéler la vraie culture de ces pays. Ces personnes sont arrogantes parce qu'elles ont l'impression que la liberté ne doit être que le privilège de l'Occident.

Dans votre dernier livre, vous dites que Trump partage avec les dirigeants de la République islamique la cruauté, l'incompétence et le mépris pour la vie humaine. Vous vivez aux États-Unis aujourd'hui, que ressentez-vous à l'idée que Trump revienne au pouvoir ?

Je ressens de la colère et de l'indignation. Pas tant contre Trump, mais contre les gens ordinaires et décents qui ont voté pour lui. On peut être gentil avec ses voisins, mais on peut aussi être indifférent à l'angoisse des autres, à la douleur des autres. C'est ce que cela m'inspire. Depuis que j'ai quitté la République islamique, j'ai emporté avec moi de l'anxiété et de la peur. J'ai parfois l'impression que cette anxiété coule comme le sang dans mes veines. L'élection de Trump la ravive. Mais cela m'a aussi permis d'apprendre à quel point chacun d'entre nous a du pouvoir.

“
”

VOUS SAVEZ, LE TOTALITARISME EST TRÈS SÉDUISANT. LA DÉMOCRATIE EXIGE
DE NOUS QUE NOUS SOYONS RESPONSABLES.

Trump a remporté le vote populaire aux Etats-Unis. Beaucoup d'Iraniens ont aussi suivi l'ayatollah Khomeyni à l'époque. Comment l'expliquez-vous ?

Cela nous ramène au début de notre conversation sur le fait que les gens veulent vivre dans un certain confort moral. Vous savez, le totalitarisme est très séduisant. La démocratie exige de nous que nous soyons responsables. Saul Bellow, toujours, dit : "Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté ?" Parce que la liberté et la démocratie sont des épreuves très difficiles à surmonter. Il est beaucoup plus facile de se remettre dans les mains de Trump, du guide suprême iranien Ali Khamenei ou de Hitler et se dire qu'ils s'occupent de nous. Les habitants de ma deuxième patrie, l'Amérique, ont oublié que cette liberté n'a pas toujours existé, que des millions et des millions de personnes sont mortes et meurent encore aujourd'hui. Pour que nous ayons cette liberté, il faut l'entretenir et la protéger. Malheureusement, nous y avons renoncé.

“
”

LES FAITS SONT DEVENUS TRÈS DANGEREUX, PERSONNE NE VEUT LES
ENTENDRE.

Pensez-vous que les réseaux sociaux jouent leur part ?

Oui, je blâme les réseaux sociaux. Regardez le rôle qu'ils ont joué pendant les élections. Je plains vraiment les pauvres journalistes d'aujourd'hui parce qu'ils se retrouvent dans des polémiques dans lesquelles ils n'ont jamais demandé à être entraînés. Juste parce qu'ils traitent des faits, et les faits sont devenus très dangereux, personne ne veut les entendre. Avec les réseaux sociaux, vous pouvez répandre tant de mensonges et rien ne vous arrive. Je pense qu'il devrait y avoir un contrôle. Cependant, dans les sociétés répressives, ils deviennent l'un des moyens de se connecter au monde.

Justement, l'image d'une jeune Iranienne qui se déshabille sur un campus en protestation a fait le tour du monde. Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu cette video ?

Elle m'a brisé le cœur. Elle a transformé son corps, tout ce qu'elle est, en un acte de protestation silencieuse. Cela va au-delà du courage. C'est une question personnelle et existentielle et ceux qui la réduisent à une seule expression politique ne nous font pas de bien.

LIRE AUSSI : Iran : les méthodes glaçantes du régime pour faire passer les opposants pour des "fous"

Voyez-vous tout de même l'avenir avec optimisme pour l'Iran ou pour les Etats-Unis ?

Vaclav Havel dit que l'espoir n'est pas l'optimisme. Il dit que nous faisons les choses dans l'espoir, non pas parce que nous allons être récompensés et non pas parce que nous savons ce qui va se passer ensuite. Nous espérons parce que c'est la bonne chose à faire. Je pense donc qu'il est très important, de faire preuve de résilience face à un état d'esprit si répressif, de ne pas abandonner, de ne pas renoncer à soi-même.



Hamdam Mostafavi

Directrice adjointe de la rédaction, en charge du développement éditorial et du numérique

[Voir tous ses articles](#)

Pourquoi "Lire Lolita à Téhéran" de Azar Nafisi est un livre qu'il faut plus que jamais lire

Cet ouvrage en forme de mise en abyme romanesque analyse le pouvoir de la littérature quand elle est le dernier rempart face au désespoir.

[Carine Azzopardi](#) le 20/07/2024 12:36



L'écrivaine Azar Nafisi. (MIRCO TONIOLO / AGF / SIPA)

Pour la sécurité des protagonistes, tous les détails biographiques ont été changés, gommés ou inversés. L'histoire que raconte l'écrivaine iranienne Azar Nafisi est fictionnelle, mais son réalisme est saisissant, et pour cause... Ce récit autobiographique est directement inspiré de sa vie à une période bien précise : le pivot de la révolution de 1979 en Iran, date de l'arrivée au pouvoir des religieux et du basculement du pays dans la dictature. Azar Nafisi enseignait alors la littérature occidentale à ses étudiants de l'université Allameh Tabataba'i de Téhéran.

Les éditions Zulma ont édité à nouveau cet ouvrage vingt et un ans après sa première parution. Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, *Lire Lolita à Téhéran* est paru le 16 mai dernier, et il est plus que jamais d'actualité.

Des romans qui font écho à la vie

Peu après la révolution islamique, les Iraniennes sont obligées de porter le voile, puis écartées de certains enseignements, avant que les cours eux-mêmes ne soient remplacés par d'interminables réunions insipides. Nous sommes dans les années 1980. Le totalitarisme se met alors en place très concrètement dans la vie quotidienne des Iraniens.

Pour Azar Nafisi, le combat épuisant contre des interdits absurdes va devenir trop rude, et l'arbitraire peu à peu insupportable. Elle décide brusquement de cesser d'enseigner à l'université, anticipant une mise à l'écart inéluctable. La professeure passe dans la clandestinité professionnelle en recevant chaque jeudi, à son domicile, un petit groupe de jeunes filles sélectionnées parmi les plus motivées, pour discuter des textes majeurs de la littérature occidentale.

Chaque grand texte, dont *Lolita* de Nabokov, constitue un chapitre du roman d'Azar Nafisi. À travers ce récit construit en forme de mise en abyme (un roman qui parle d'autres romans), c'est la vie des femmes après la révolution iranienne que le lecteur va découvrir. Car chaque grand texte fait particulièrement écho à la violence qui se déroule à l'extérieur, et va constituer un souffle d'espoir pour ces jeunes filles.

La littérature permet-elle de résister ?

Comment la littérature aide-t-elle à vivre, en constituant parfois la seule étincelle de joie au milieu d'un monde dans lequel les corbeaux s'accumulent ? C'est ce que raconte ce livre page après page. Ces cours officieux vont devenir une manière de résister à l'absurdité du monde qui advient. Le plus souvent, ces rendez-vous du jeudi constituent le seul espace de liberté pour ces jeunes filles contrôlées par un père, un frère, un tuteur. Les étudiantes s'y raccrochent comme à un radeau, dans un pays devenu fou.

"Si je parle de Nabokov aujourd'hui, écrit Azar Nafisi, c'est pour que l'on se souviennne que nous avons lu Nabokov à Téhéran, envers et contre tout". La vie intellectuelle, en effet, s'éteint peu à peu, ou plutôt passe à la sphère privée. Même les livres disparaissent progressivement. Dans les librairies, les ouvrages étrangers deviennent des denrées subversives, rares et précieuses. À chaque étape de l'installation de la théocratie, la professeure raconte avec beaucoup d'acuité son incrédulité, sa résistance, et pour finir l'impossibilité de l'insoumission que nombre de ses étudiants paieront de leur vie.

À l'université, des débats fiévreux ont lieu. Certains exigent de remplacer Shakespeare et Racine par Brecht et Gorki, mais aussi Marx et Engels. La théorie révolutionnaire est pour eux plus importante que les pièces elles-mêmes. *"C'est sur Lolita que je veux écrire, explique encore Azar Nafisi, mais, pour l'instant, je ne peux le faire sans parler de Téhéran. Ceci est donc l'histoire de Lolita à Téhéran, de la couleur différente que donnait Lolita à Téhéran, et de la lumière que Téhéran apportait au livre de Nabokov et qui faisait cette Lolita-là, notre Lolita."*

Le salon de cette professeure devient donc un espace de transgression, simplement parce qu'on y parle de littérature étrangère une fois par semaine. Il se transforme en une sorte de pays des merveilles, où l'on passe son temps à entrer et sortir dans les romans, autrement dit pour emprunter les mots de Nabokov, *"à expérimenter la façon dont les cailloux de la vie ordinaire se transforment en pierres précieuses par la magie de la fiction"*. Azar Nafisi se tourne vers la littérature parce que c'est le seul refuge qu'elle connaisse, et son espoir est de partager ce refuge avec ses étudiantes.

Le pouvoir salvateur de la littérature

Ce tout petit espace de liberté, avec sa vue sur le sommet du mont Elburz, est gagné sur l'arbitraire d'un régime qu'Azar Nafisi compare à une météo de mois d'avril : *"De brefs moments ensoleillés laissent soudainement place aux averses et aux orages"*. La vie y est imprévisible, et les universités sont une cible. Comment en effet se concentrer sur la littérature quand la faculté se préoccupe avant tout de censurer le mot "vin" d'une nouvelle de Hemingway et qu'elle décide de ne pas laisser Brontë au programme parce qu'elle croit qu'elle excuse l'adultère ? Comment se concentrer sur la littérature quand, au quotidien, lorsqu'on prend un bus à Téhéran, on doit désormais s'asseoir du côté des femmes après être montée par la porte de derrière et se cantonner aux dernières rangées réservées aux femmes ?

Dans un tel cadre où la culture laisse peu à peu place à une violence extrême, quel rôle la littérature peut-elle jouer ? Azar Nafisi donne des éléments de réponse à ses étudiantes, en les invitant à effectuer des allers-retours entre leur vie et les livres : *"Je leur ai rappelé que Nabokov, alors à peine âgé de 19 ans, refusait pendant la Révolution russe de se laisser distraire par le bruit*

des balles. Qu'il continuait d'écrire ses poèmes solitaires alors qu'il entendait claquer les fusils dans la rue et voyait de sa fenêtre des combats sanglants d'y dérouler."

Soixante-dix ans plus tard, cette professeure veut croire que sa foi en la littérature permettra à ses élèves de supporter la sombre réalité de la révolution en les aidant à vivre malgré tout. Lire Nabokov, histoire d'oublier que selon les nouveaux règlements, l'âge légal du mariage est désormais passé de 18 ans à 9 ans, que la lapidation est redevenue le châtimeut promis à celles qui commettraient l'adultère ou se prostitueraient.

"Toutes les grandes fictions, explique Azar Nafisi, quel qu'en soit le triste monde qu'elles évoquent, affirment la vie contre sa propre impermanence, et lancent ainsi un défi essentiel". Sans être à la recherche d'une solution facile, le but est pour l'enseignante de faire le lien entre les espaces ouverts par les romans et les lieux confinés de l'enfermement quotidien dans lesquels vivent ses étudiantes.

Alors qu'un piège s'est refermé sur les femmes d'Iran, que la milice patrouille dans les rues de Téhéran dans des Toyota blanches devenues tristement célèbres pour les Occidentaux depuis la mort de Mahsa Amini et l'implacable répression qui s'est ensuivie, comment les grands ouvrages de l'imagination peuvent-ils être d'une quelconque utilité face au tragique et à l'absurde d'un régime totalitaire ? C'est à cette question, et à beaucoup d'autres questions essentielles, que répond ce livre, qui est un hommage flamboyant au pouvoir démiurgique et salvateur de la littérature, le seul refuge qui reste parfois quand tout s'effondre autour.

"Lire Lolita à Téhéran" d'Azar Nafisi, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, paru le 16 mai 2024 aux éditions Zulma (432 pages, 21,50 euros).

Pour la sécurité des protagonistes, tous les détails biographiques ont été changés, gommés ou inversés. L'histoire que raconte l'écrivaine iranienne Azar Nafisi est fictionnelle, mais son réalisme est saisissant, et pour cause... Ce récit autobiographique est directement inspiré de sa vie à une période bien précise : le pivot de la révolution de 1979 en Iran, date de l'arrivée au pouvoir des religieux et du basculement du pays dans la dictature. Azar Nafisi enseignait alors la littérature occidentale à ses étudiants de l'université Allameh Tabataba'i de Téhéran.

Les éditions Zulma ont édité à nouveau cet ouvrage vingt et un ans après sa première parution. Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, *Lire Lolita à Téhéran* est paru le 16 mai dernier, et il est plus que jamais d'actualité.

Des romans qui font écho à la vie

Peu après la révolution islamique, les Iraniennes sont obligées de porter le voile, puis écartées de certains enseignements, avant que les cours eux-mêmes ne soient remplacés par d'interminables réunions insipides. Nous sommes dans les années 1980. Le totalitarisme se met alors en place très concrètement dans la vie quotidienne des Iraniens.

Pour Azar Nafisi, le combat épuisant contre des interdits absurdes va devenir trop rude, et l'arbitraire peu à peu insupportable. Elle décide brusquement de cesser d'enseigner à l'université, anticipant une mise à l'écart inéluctable. La professeure passe dans la clandestinité professionnelle en recevant chaque jeudi, à son domicile, un petit groupe de jeunes filles sélectionnées parmi les plus motivées, pour discuter des textes majeurs de la littérature occidentale.

Chaque grand texte, dont *Lolita* de Nabokov, constitue un chapitre du roman d'Azar Nafisi. À travers ce récit construit en forme de mise en abyme (un roman qui parle d'autres romans), c'est la vie des femmes après la révolution iranienne que le lecteur va découvrir. Car chaque grand texte fait particulièrement écho à la violence qui se déroule à l'extérieur, et va constituer un souffle d'espoir pour ces jeunes filles.

La littérature permet-elle de résister ?

Comment la littérature aide-t-elle à vivre, en constituant parfois la seule étincelle de joie au milieu d'un monde dans lequel les corbeaux s'accumulent ? C'est ce que raconte ce livre page après page. Ces cours officieux vont devenir une manière de résister à l'absurdité du monde qui advient. Le plus souvent, ces rendez-vous du jeudi constituent le seul espace de liberté pour ces jeunes filles contrôlées par un père, un frère, un tuteur. Les étudiantes s'y raccrochent comme à un radeau, dans un pays devenu fou.

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Dans la poudre d’or du souvenir

La lecture est une amitié, disait Proust, et cette phrase vient en tête au moment de tourner les premières pages de *Lire Lolita à Téhéran*, à l’instant où l’on se sent précisément devenir amie, vraiment, totalement, avec Azar Nafisi, l’autrice de ce livre merveilleux, par sa délicatesse, sa force, sa foi dans les capacités de la littérature à rendre compte de la complexité des êtres et du monde. A transformer le réel, envers et contre tout.

Le récit de cette professeure de littérature anglaise pendant les premières années de la révolution islamique est paru en 2003 (2004 pour la traduction de Marie-Hélène Dumas). Son succès a été phénoménal: 1,5 million d’exemplaires vendus dans le monde entier. Ce trésor de l’écriture autobiographique reparait aujourd’hui chez Zulma.

En 1995, après avoir démissionné de l’université à Téhéran pour la seconde fois, poussée à bout par la lutte incessante contre les interdits et les lois arbitraires, Azar Nafisi a dû attendre deux ans avant de pouvoir quitter le pays. Dans l’intervalle, elle a réuni, chaque jeudi, dans son salon, sept étudiantes pour un séminaire clandestin. Au programme: *Gatsby le Magnifique*, *Orgueil et préjugés* de Jane Austen, *Daisy Miller* d’Henry James et *Lolita* de Nabokov.

Azar Nafisi écrit au travers de la poussière du souvenir, cette poudre d’or, depuis les Etats-Unis où elle vit toujours. Le salon dans le petit appartement à Téhéran, les sons qui montent de la rue, le sommet enneigé de l’Elbourz qui se reflète dans le miroir et les sept jeunes femmes qui arrivent, comme sur une scène de théâtre, les unes après les autres, pour leur premier cours secret et sans tchador. «Un piège s’était refermé sur les femmes que nous étions. Dans cette situation, comment les grands ouvrages de l’imagination pouvaient-ils nous aider? [...] Nous devions espérer trouver un lien entre les espaces ouverts par les romans et les lieux confinés de notre enfermement.»

A partir de ce rituel du jeudi, Azar Nafisi revisite les débuts de la révolution iranienne, la résistance acharnée des femmes au port du voile obligatoire comme aux autres lois discriminantes. La passion pour la littérature, malgré la violence, malgré la prison, malgré les morts, est le fil rouge bouleversant d’un livre porté par un optimisme hors du commun. *Lire Lolita à Téhéran* est le genre de livre que l’on ne veut pas finir pour rester le plus longtemps possible dans le petit salon avec celles qui sont devenues des amies proches, si proches. ■

Mathieu Belezi ouvre la p

L’auteur du best-seller mondial «Attaquer la terre et le soleil» publie l’épopée hallucinée de l’exploitation de l’Algérie racontée par un ogre âgé de 145 ans. Puissant

Isabelle Rüf

Alger, au début des années 1960: retranché dans sa villa-forteresse, protégé par quinze légionnaires déserteurs, Albert Vandel s’obstine: «Ils ne m’auront pas.»

Moi, le Glorieux déroule le monologue crépusculaire d’un ogre. Tout en lui est colossal: son âge, 145 ans, et ses 145 kg; sa fortune; son appétit; sa sexualité; sa faconde. Son existence coïncide avec la conquête de l’Algérie. Le viol est son mode d’action, quel que soit l’objet convoité, colonisation égale pénétration. «A l’époque, nous pesions tous plus de cent kilos, les patrons de la vigne et des agrumes, les directeurs de banque, les rois de l’alfa, les seigneurs des transports maritimes, j’aurais voulu que vous voyiez notre main de fer s’abattre sur le pays, le fouiller, le secouer... »

Exil doré en Afrique du Sud

Mais le monde de Vandel se rétrécit, l’histoire change de cap. Quand leur empire se fissure, ceux qui lui doivent leur carrière gémissent, attendant que la mère patrie leur envoie l’armée pour les sauver. «C’est trop tard», leur jette Bobby-la-baraka. Lui pense d’abord s’arranger «avec les Boumédiène et les Ben Bella» puis se retire dans son *bordj*, sa forteresse dans les montagnes, avec une cohorte de notables et sa garde armée. Ces vieillards cacochymes rêvent d’un exil doré dans une Afrique du Sud fidèle aux valeurs de la civilisation. Leur fuite finira en boucherie d’apocalypse. Le titre, la démesure rappellent les grands discours paranoïaques des «romans du dictateur» latino-américains: *Moi, le Suprême* de Roa Bastos, *L’Automne du patriarche* de García Marquez.



Mathieu Belezi a procédé à des recherches historiques fouillées pour l’écriture de son roman, captivant de bout en bout. (Edoardo Delille pour Le Monde)

PUBLICITÉ

gll Angeli

Genève

4^E FESTIVAL

HAYDN

MOZART

DU 6 AU 14 JUIN 2024

Cor virtuose

06.06—19H, MAH

Clarinette virtuose

09.06—16H, MAH

Paulus

MENDELSSOHN

LEONARDO GARCÍA ALARCÓN

12.06—20H, VICTORIA HALL

Mozart Requiem

14.06—20H, VICTORIA HALL

gliangeligeneve.com

Futur antérieur

La libération du corps féminin, objet de

Pour ne plus être taxée de sexisme, la publicité glorifie désormais une certaine idée de l’émancipation des femmes. Ces dernières en sortent-elles gagnantes? Rien n’est moins sûr à lire «La Confession impudique», publié en 1956 par le Japonais Tanizaki

Gauthier Ambrus

On la croyait libre. Les images des défilés colorés du Festival de Cannes, les affiches qui placardent nos murs ou nos pages de magazines se chargent de nous rappeler qu’au fond la femme (forcément au singulier) est aussi restée, encore et toujours, un objet. Du moins dans l’œil du publicitaire, du styliste et du journaliste people. Et bien sûr dans celui du quidam qui regarde, piégé, à la fois spectateur et voyeur. Et pourtant, quelque chose a changé par rapport à hier: le discours qui accompagne cette préemption. Plus question de donner prise aux accusations de sexisme. Ce que la femme mettrait en scène en s’exposant comme une marchandise, c’est sa propre liberté. A l’image de Jennifer Lopez, et son chignon rebelle, qui triompha au gala du Met en mai dernier, de l’avis unanime des spécialistes.

Solution dangereuse

La liberté féminine est donc devenue un accessoire de mode presque comme les autres. Il y a plus inquiétant: c’est aussi, et surtout, un imparable

LE SOIR



le poche de la semaine



Lire Lolita à Téhéran
★★★★☆
AZAR NAFISI
Traduit de
l'anglais par
Marie-Hélène
Dumas,
Zulma, 528 p.,
11,95€

La littérature comme résistance

Il est des livres dont la sortie, programmée bien en amont, colle on ne peut mieux à l'actualité. C'est le cas de ce récit littéraire, signé par une autrice irano-américaine. Elle a enseigné la littérature anglo-saxonne à l'université de Téhéran durant les trois premières années de la révolution, a refusé en 1981 de porter le voile et a dès lors quitté cette université avant de reprendre charge de cours à l'université Allameh Tabatabai, plus libérale. Mais le régime iranien se faisant plus autoritaire, elle a aussi quitté cette autre université pour ne plus donner cours que dans son appartement, clandestinement, à sept étudiantes triées sur le volet. De 1995 à 1997, à huis clos mais en totale liberté, sans voile et sans peur de porter le maquillage, elle leur a notamment enseigné Jane Austen, Henry James,

ROMAN

POLAR

F. Scott Fitzgerald et Nabokov par voie de séminaire, l'approche fouillée de ces auteurs et de leurs textes constituant autant d'outils pour analyser le monde répressif et totalitaire dans lequel ces femmes évoluaient. Dans un monde de mâles dominants et mariages arrangés, l'écho porté par l'œuvre de Jane Austen et la Grande-Bretagne du XIX^e siècle est évident : « C'est une vérité universellement reconnue », se moquent les étudiantes en pastichant *Orgueil et préjugés*, « qu'un musulman, pourvu ou non d'une belle fortune, doit avoir envie de se marier avec une vierge âgée de neuf ans ». A ces femmes iraniennes, Austen lègue ainsi son sens de la formule grinçante et de la résistance. Nabokov – et singulièrement *Lolita* – est tout aussi fertile puisqu'il écrivait ses poèmes malgré les claquements de fusils dans la rue, et qu'il explique l'emprise d'un homme sur une très jeune femme. « *Lolita* n'était pas une critique de la République islamique, mais allait à rebours de tout projet totalitaire », explique l'autrice. Ce récit est épatant car il vous plonge à la fois et simultanément dans l'analyse approfondie d'œuvres littéraires et dans le quotidien des femmes iraniennes soumises au régime des mollahs. La confrontation des deux, soulignée par les rires, sourires et drames des sept étudiantes, rapportée par une autrice qui a elle-même subi le régime militaro-religieux et en parle avec finesse, est un bijou inattendu. A.L.



Livres

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Lire comme on respire

Début novembre 2024. Sur la droite, l'horreur génocidaire toujours en cours. Sur la gauche, une élection présidentielle dont le résultat pourrait rimer avec pouvoir autoritaire. Noire, cette première moitié des années 2020. Peu de couleur annoncée pour la deuxième, à ce stade. Colère, tétanie, désespoir, repli: que faire? *Lire dangereusement. Le pouvoir subversif de la lecture en temps troublés* est le titre du nouveau livre d'Azar Nafisi. L'autrice irano-américaine clôt ainsi un quartet d'ouvrages consacrés à la lecture, tous édités chez Zulma. Le premier, *Lire Lolita à Téhéran*, a rencontré un succès mondial. Au cœur des premières années de la révolution iranienne, l'autrice, professeure de littérature anglaise exclue de l'Université à Téhéran pour insubordination, réunissait une poignée d'élèves dans son salon, pour lire Jane Austen, Vladimir Nabokov ou Henry James, et faire résonner les échos de la fiction dans le cours de leur vie.

Avec une délicatesse infinie, alors que la violence autocratique s'abattait dehors, les étudiantes et leur professeure éprouvent comment la fiction permet de sortir de soi et de changer de regard. Lire permet de rebattre ses cartes intérieures, de renouer avec le monde par d'autres liens. Lire remet en mouvement même quand tout, alentour, semble figé.

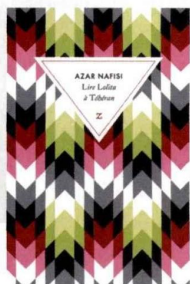
Lire dangereusement se présente sous la forme de lettres au père, Ahmad Nafisi, maire de Téhéran de 1962 à 1963, démocrate convaincu, emprisonné sous le shah, pour insubordination déjà.... Il est mort en 2004. Sa fille lui écrit, par-delà la mort, pour partager ses lectures, Salman Rushdie, Platon, Toni Morrison, James Baldwin.

Cette correspondance, commencée pendant le premier mandat de Donald Trump, est sous-tendue par la peur d'assister, bientôt, au dépeçage de la démocratie américaine. «Comment gérer nos sentiments de frustration et de colère face à l'absolutisme? Comment affronter le mensonge et le remplacer par la vérité? Comment résister à l'injustice et ne pas nous retrouver paralysés par des fantasmes de vengeance? Comment nous montrer justes envers ceux qui ont été injustes avec nous? Comment nous confronter à notre ennemi sans devenir comme lui ni nous soumettre à lui?» demande Azar Nafisi.

La pratique de la lecture, le compagnonnage avec les grandes œuvres de fiction, l'activation de l'imagination entraînent à entendre la pluralité des voix, toutes les voix. Cette mobilité est en soi une résistance au pouvoir, «non seulement les rois et les tyrans du monde, mais les tyrans en nous aussi», précise l'autrice. L'imagination seule conduit au changement. Continuons d'imaginer, continuons de lire. ■



CULTURE



LIVRE

Lire Lolita à Téhéran

« **N**e réduisez jamais, en aucune circonstance, une œuvre de fiction à une copie de la réalité. Ce que nous recherchons dans les livres n'est pas tant la réalité que l'apparition soudaine de la vérité. » Avant de s'exiler aux États-Unis en 1997, Azar Nafisi a enseigné la littérature anglo-saxonne à l'université de Téhéran. Forcée de démissionner en 1981 pour son refus de porter le voile, elle réunit tous les jeudis dans son appartement coloré de Téhéran sept de ses meilleures étudiantes pour lire et commenter des œuvres loin de la censure. C'est sa propre histoire que raconte l'autrice dans *Lire Lolita à Téhéran*, réédité à l'occasion de la sortie de son dernier ouvrage *Lire dangereusement*. Il ouvre une fenêtre inédite sur le pouvoir émancipateur des grands textes littéraires. Dans le cercle clandestin d'Azar Nafisi, toutes les libertés sont possibles. Les ombres voilées qui sonnent à sa porte se métamorphosent en volubiles jeunes

femmes voulant comprendre le monde qui les entoure. *Lire Lolita à Téhéran* est le récit de ces rencontres informelles chez l'autrice, mais aussi celui des cours qu'elle dispensait sous surveillance à l'université autour des livres de Nabokov, Fitzgerald, Conrad, James et d'Austen. L'écrivaine iranienne s'empare de ces auteurs pour questionner la montée de l'intégrisme et l'oppression des femmes de son pays. Lorsqu'elle décrit la relation entre Humbert et Lolita dans le roman de Nabokov – « toute tentative d'indépendance dont fait preuve Lolita déclenche chez lui un torrent de colère » –, Humbert devient sous son regard le symbole du régime oppressif des mollahs. *Lire Lolita à Téhéran*, c'est décentrer le regard et revisiter ses classiques, comme outils de résistance.

– Flore de Borde

Lire Lolita à Téhéran
Azar Nafisi
Éd. Zulma, 423 p., 21,50 euros.



ZÉBULINE
LE WEB

La littérature en résistance

Découvrir la littérature anglophone dans la clandestinité, courir le risque d'être dénoncées et arrêtées, c'est le choix de sept étudiantes iraniennes avides de liberté et de savoirs

par [Chris Bourgue](#)
9 avril 2025

Lire Lolita à Téhéran de l'autrice iranienne **Azar Nafisi**, a été publié en 2003 aux États-Unis, rapidement traduit en une vingtaine de langues. Réédité l'an dernier, son adaptation cinématographique vient de sortir sur nos écrans. Franchement autobiographique, il nous plonge dans l'horreur de la période révolutionnaire islamique des années 1980 et son régime de totalitaire.

Dans les premières pages, Azar Nafisi confronte deux photos : celle des sept étudiantes couvertes de noir de la tête aux pieds, l'autre les montrant cheveux lâchés, ongles peints, vêtus de couleurs vives. Une dichotomie saisissante. Obligées de mentir à leur famille pour suivre, de 1995 à 1997, le séminaire proposé par leur professeure à son domicile et dans le secret, elles analysent avec passion les rapports entre leur réalité et les fictions, et s'encouragent à la rébellion, fût-elle minime. Les romans sont, entre autres, *Lolita* de Nabokov, *Orgueil et Préjugés* de Jane Austen, *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald.

Retrouver un espace de liberté

Le texte a été écrit après l'exil définitif de l'autrice pour les États-Unis en 1997. Sans respecter la chronologie, elle évoque par vagues les moments importants de son parcours. Revenue des États-Unis en 1979 après la chute du Shah, elle enseigne à l'Université de Téhéran qu'elle quitte suite à l'injonction qui lui avait été faite de porter le voile.

Cependant elle acceptera plus tard un poste dans une université plus libérale, consentant finalement au voile. L'important n'est-il pas qu'elle enseigne et éclaire l'horizon de ses étudiants ? Azar Nafisi met en lumière les pouvoirs de la littérature qui libère l'imaginaire malgré la fermeture des librairies, les exécutions, les dénonciations. Si le récit est parfois un peu lourd, chargé de trop de détails, on ne peut que respecter son engagement et rendre hommage à son auteure.

CHRIS BOURGUE

4 - Les éditions Zulma rééditent *Lire Lolita à Téhéran*



Le best-seller d'Azar Nafisi a été adapté au cinéma en 2024 (crédit : Keith Morris Hay / Zulma).

Alors que les appels à **soutenir** le peuple iranien se font entendre depuis les **discours** des César jusqu'au cœur de la programmation du Printemps des Poètes, les éditions Zulma rééditent en format **poche** *Lire Lolita à Téhéran*. Un récit de Azar Nafisi à mettre **entre toutes les mains**.

UN RÉCIT INFUSÉ DE LITTÉRATURE

- Le récit, entre **essai** littéraire et **autobiographie**, s'ouvre en 1995 à Téhéran avec **Azar Nafisi** alors professeure de lettres. Elle décide de réunir **clandestinement** sept de ses étudiantes dans le salon de son appartement, loin des salles de cours surveillées par le régime.
- Ensemble, elles se plongent dans les romans de Nabokov, Fitzgerald, Austen ou Henry James, des **classiques occidentaux** que la République islamique voudrait **bannir** des imaginaires.
- À mesure que les discussions littéraires s'enchaînent, les héroïnes de fiction se mêlent à la **vie réelle** : les jeunes femmes retirent leur voile, parlent d'amour, de désir, de prison, de guerre, de la peur et de l'exil qui se profile.

UNE AUTRICE ENGAGÉE

- Née à Téhéran, formée aux lettres anglo-saxonnes, Azar Nafisi est la fille d'Ahmad Nafisi, **ancien maire** de la ville (1962-1963) et démocrate convaincu et de Nezhat Nafisi, la **première** femme membre du Parlement iranien.
- Elle a enseigné la littérature avant d'être poussée vers la sortie par l'université pour avoir **refusé de porter le voile** imposé après la révolution.
- Ce geste de **désobéissance**, loin d'être anecdotique, ancre son écriture dans une expérience concrète de la contrainte politique et du **contrôle** des corps féminins.
- **Exilée** par la suite, Nafisi poursuit son engagement par ses livres et ses interventions publiques, faisant de la défense de la liberté de lecture et de la voix des femmes iraniennes le **cœur de son œuvre**. Elle a obtenu la nationalité américaine en 2008.
- Son récit, longtemps **censuré** ou attaqué par les conservateurs, s'est imposé comme un texte **emblématique** des écrivaines iraniennes de la diaspora, à mi-chemin entre mémoire personnelle et plaidoyer politique.

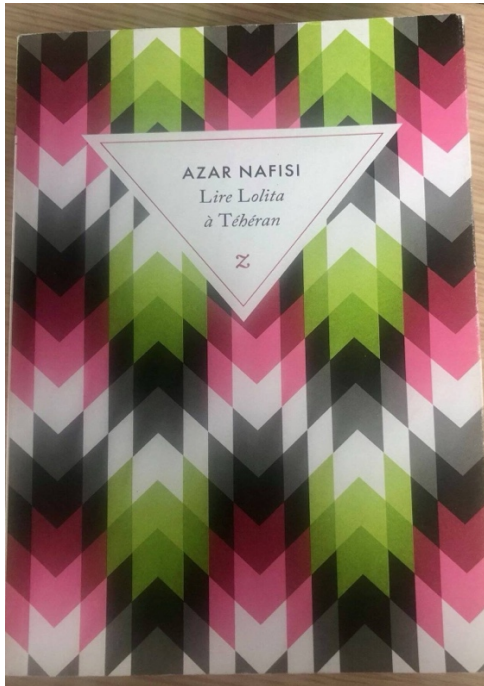
▶ LE PAYSAGE POLITIQUE DE L'ÉPOQUE

- Pour saisir la portée de *Lire Lolita à Téhéran*, il faut la replacer dans l'**Iran post-révolutionnaire**, marqué par la mainmise des fondamentalistes. Depuis les années 1980, le régime a fait du contrôle des femmes un **pilier** de son ordre moral et politique.
- Ces dernières années, les **vagues de contestation**, des mobilisations de 2019 aux manifestations des derniers mois, ont mis en lumière l'ampleur du **rejet populaire** de ce système, malgré une répression toujours plus **violente**.
- Dans cette longue histoire de **résistance**, le cercle de lecture imaginé par Nafisi apparaît comme l'ancêtre discret de ces mouvements: un **micro-espace de dissidence** où les femmes peuvent s'exprimer et nourrir une réflexion libre.

Azar Nafisi, *Lire Lolita à Téhéran*, [Zulma z/a](#), 528 p., 11,95 €.

Lire les premières pages [ici](#).

Hymne à la liberté



Azar Nafisi Lire Lolita à Téhéran Éditions Zulma 432 pages, 21, 50 € (E-book : 12,99 €)

| OUEST-FRANCE

[Ouest-France](#)

Publié le 28/07/2024 à 05h00

Roman. Parce que « **la curiosité est la forme la plus pure de l'insoumission** », Azar Nafisi ne se résout pas à museler la littérature qu'elle enseignait à l'université de Téhéran, jusqu'à ce que la République islamique d'Iran et son propre refus de porter le voile ne l'en bannisse, dans les années 1990. La littérature, dans tout ce qu'elle a de subversif – ou non – Azar Nafisi continuera à l'enseigner, depuis son salon. Pendant des mois, ces séances clandestines poussent des étudiantes aux aspirations et aux profils différents, à se dévoiler. Chaque fois, la conversation débute autour d'un roman, questionne chacune. Le *Lolita* de Nabokov, surtout, et la façon dont son narrateur vole à Lolita toute son existence, apparaissent comme un miroir dans lequel ces femmes iraniennes voient leurs libertés leur être confisquées. Un roman publié en 2003, retraduit par Marie-Hélène Dumas, qui résonne avec une pertinence bouleversante à l'heure où le mouvement Femmes, vie, liberté, reste violemment réprimé. (Marie Lenglet)

Azar Nafisi, autrice de « Lire Lolita à Téhéran » : « Pour les Iraniens, le combat n'est pas politique mais existentiel »

Entretien Pour l'écrivaine exilée aux Etats-Unis, fille de l'ancien maire de Téhéran, le peuple iranien est le grand oublié de la guerre actuelle.

Propos recueillis par Elisabeth Philippe

Publié le 6 mars 2026 à 17h00 , mis à jour le 7 mars 2026 à 11h54

Lecture : 3 min. [Abonné](#)



L'écrivaine iranienne Azar Nafisi. ALAMY

Par moments, sa voix se brise. On sent Azar Nafisi très éprouvée. Autrice du best-seller mondial « Lire Lolita à Téhéran » (Editions Zulma), inspiré de sa propre expérience de professeure et récemment adapté au cinéma avec Golshifteh Farahani, l'écrivaine exilée aux Etats-Unis depuis 1997 fait part des doutes et des craintes que suscite chez elle

la guerre menée par Israël et les Etats-Unis contre l'Iran. De l'infime espoir qu'elle conserve, aussi.

Vous êtes iranienne, exilée aux Etats-Unis.
Comment vivez-vous les attaques menées contre l'Iran par Israël et l'administration Trump ?

Azar Nafisi Bien sûr, je condamne absolument le fait que des hommes politiques, en Israël par exemple, instrumentalisent la lutte hautement légitime du peuple iranien contre le régime afin de renforcer leur propre pouvoir. Je n'adhère à rien de tout cela. Mais, et c'est très difficile, je veux avant toute chose ce que veulent les Iraniens. On ne peut pas imaginer, je crois, à quelle pression ils sont soumis. Ces hommes et ces femmes courent le risque de prendre une balle dans les yeux, de se faire violer, quand ils manifestent pour la liberté. Qui suis-je, moi, confortablement installée à Washington, pour leur dire quoi penser ?

Ce que les gens ne comprennent pas, c'est que pour les Iraniens, il ne s'agit pas d'un combat politique, mais d'un combat existentiel. Le régime des mollahs a privé des millions d'Iraniens du droit d'être qui ils sont, de préserver leur identité historique et sociale. En tant que femme, que professeure, que défenseuse des droits humains, j'ai été dépossédée de tous ces droits. C'est une forme de mort. Voilà pourquoi les Iraniennes ont continué à manifester même si

elles risquaient d'en mourir : parce qu'elles sont déjà en train de mourir.

Lire aussi



Décryptage Comment Donald Trump et Benjamin Netanyahu ont fait le pari de la guerre contre l'Iran

Abonné

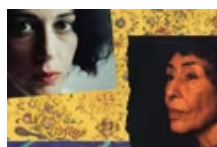
Croyez-vous que, comme le prétend Donald Trump, l'opération « Fureur épique » pourra aider le peuple iranien à renverser la République islamique ?

Certains Iraniens, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, soutiennent cette idée parce qu'ils veulent à tout prix que les choses changent. Mais lorsque vous voulez renverser un régime, mieux vaut savoir par qui vous allez le remplacer. Sans cela, on a vu ce que ça a donné lors de la révolution de 1979. Aujourd'hui, les personnes qui pourraient prendre la place des mollahs se trouvent pour la plupart en prison ou réduites au silence. Encore une fois, je m'interdis de dire aux Iraniens à l'intérieur du pays de quelle manière ils doivent se comporter.

Dans un entretien en 2025, vous insistiez sur le fait que la démocratie ne pourra advenir en Iran que par la volonté de son peuple et non grâce à une intervention militaire des Etats-Unis.

Les démocraties occidentales ont eu tout le temps qu'elles voulaient pour « punir » le régime. Elles auraient pu le faire sans avoir à verser une goutte de sang, en affaiblissant son pouvoir de répression grâce à des sanctions ciblées. Mais des années de condescendance occidentale à l'égard de l'Iran ont conduit à l'actuel bain de sang. Il y a une telle méconnaissance de notre pays.

Lire aussi



Entretien Zar Amir et Azar Nafisi, l'une actrice, l'autre écrivaine : « Les femmes vont sauver l'Iran »

Abonné

Mon livre « Lire Lolita à Téhéran » s'achevait sur une citation de Saul Bellow : « *Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté ?* » La liberté n'est pas un dû ni un don. Des millions de personnes sont mortes et continuent de mourir pour elle. Ce qui menace les sociétés démocratiques, c'est l'endormissement de la conscience, l'atrophie des sentiments. Bien sûr, la connaissance dérange, perturbe. L'écrivain américain James Baldwin avait coutume de dire que le rôle des artistes est de troubler la paix. Mais, en Occident, les gens ne veulent pas être troublés. Et à quoi cela mène ? A la guerre.

L'élimination de l'ayatollah Ali Khamenei marque-t-elle un tournant ?

Il est responsable de la mort de centaines de milliers d'Iraniens, en particulier ces derniers mois, avec les massacres de milliers de manifestants. Il m'est donc très difficile de défendre Ali Khamenei, mais je suis aussi pour une transition pacifique.

Lire aussi



Guerre en Iran : Ali Khamenei, vie et mort d'un théocrate qui laisse derrière lui des montagnes de souffrance

Abonné

Avez-vous des nouvelles de proches ou d'amis en Iran ?

J'ai réussi à joindre la fille d'une amie, c'était inespéré. Pour elle, il y a deux choses essentielles que le monde doit savoir. La première, c'est l'angoisse extrême que suscite le sort des prisonniers politiques. Tant de personnes ont été arrêtées durant les dernières manifestations de janvier. Aujourd'hui, ces prisonniers courent non seulement le risque d'être exécutés ou pendus, mais ils ne sont plus nourris. Leur situation est extrêmement préoccupante.

La seconde chose, c'est l'absence de lien avec le monde extérieur, le sentiment d'isolement des Iraniens. Pas

seulement parce que les communications sont coupées, mais parce que, de nouveau, les informations et les commentaires sur l'Iran occultent le peuple iranien.

En tant que membre de la diaspora iranienne, quel rôle pensez-vous pouvoir jouer dans la situation actuelle ?

Dans une lettre écrite à l'un de ses amis pendant la Première Guerre mondiale, l'écrivain américain Henry James l'exhortait à ressentir, à compatir : « *Feel, feel.* » Parce que la guerre nous déshumanise, nous paralyse. Mon devoir en tant qu'écrivaine est de révéler ce qu'est réellement l'Iran. L'Iran, ce n'est pas le régime, c'est le peuple. Et je veux en être le témoin, faire le lien avec le peuple iranien. Je dois me consacrer à cette tâche : parler, rappeler la réalité du peuple iranien, son amour pour la poésie où réside peut-être sa véritable identité.

Lire aussi



Entretien Sepideh Farsi, réalisatrice iranienne :
« Le timing de cette opération de bombardements est désastreux »

Abonné

Je dis souvent que l'Iran est l'Union soviétique du monde musulman. C'est une théocratie avec des visées impérialistes ; si elle s'effondre, tout l'islam fondamentaliste

s'effondrera avec elle. Ce ne serait pas seulement la libération de l'Iran, mais de tout le monde musulman.



« Lire Lolita à Téhéran », par Azar Nafisi, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas , Zulma poche, 528 p., 11,95 euros

Propos recueillis par Elisabeth Philippe

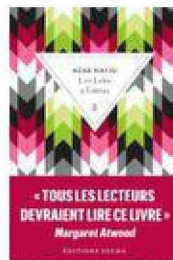


LE CAHIER DE L'ÉTÉ

RÉCIT

Lire contre l'obscurantisme

Pendant presque deux ans, à peu près tous les jeudis matin, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, ces filles sont venues chez moi, et j'ai pratiquement toujours ressenti le même choc en les voyant passer de l'ombre des voiles et des longues robes obligatoires à l'éclat de la couleur. Quand mes étudiantes entraient dans cette pièce, elles n'enlevaient pas seulement leurs foulards et leurs robes. Petit à petit, chacune se dessinait, reprenait forme, retrouvait son inimitable personnalité. » Professeur de lettres anglophones, Azar Nafisi se voit contrainte de quitter l'université de Téhéran pour avoir refusé de porter le voile. Elle va alors, en pleine République islamique des années 1990, réunir chaque semaine sept de ses étudiantes, venant de milieux différents et parfois conflictuels, dans son salon, pour des cours clandestins de littérature. Dans cette



Lire Lolita à Téhéran,
Azar Nafisi, Zulma,
432 pages, 21,50 €

pièce devenue lieu de transgressions, elles vont y lire les classiques persans comme ceux de la littérature occidentale. Et surtout discuter de ces œuvres et y réagir. « Les romans dans lesquels nous nous évadions nous conduisirent finalement à remettre en question et à sonder ce que nous étions réellement, ce que nous étions si désespérément incapables d'exprimer. » Une magnifique histoire vraie qui sera prochainement adaptée au cinéma. SYLVIE MOLINES

Le livre à L'ÉCRAN

PAR CÉCILIA LACOUR



© METROPOLITAN FILMEXPORT

Golshifteh Farahani,
héroïne de *Lire Lolita*
à Téhéran.

COUP DE
CŒUR

Lire Lolita à Téhéran

Adaptation par le réalisateur israélien Eran Riklis du témoignage d'Azar Nafisi (traduit par Marie-Hélène Dumas, Plon, 2004, épuisé, puis de nouveau publié par Zulma en mai 2024). Au cinéma le 26 mars.

Résistance littéraire

« Je me suis immédiatement passionné pour le livre d'Azar Nafisi et j'ai eu le sentiment qu'il y avait matière à en tirer un film formidable. C'était en 2009... », se souvient le réalisateur israélien Eran Riklis dans le dossier de presse du film *Lolita à Téhéran*. En 2016, il retrouve l'ouvrage dans sa bibliothèque, contacte l'autrice, pose une option sur le livre et tourne le film quelques années plus tard à Rome (Italie). Mêlant récits intimes et enjeux sociaux et politiques, *Lire Lolita à Téhéran* raconte comment Azar Nafisi est contrainte de démissionner de l'université de Téhéran, où elle enseignait la littérature, pour avoir refusé de porter le voile. Elle décide alors de réunir sept de ses étudiantes dans son salon pour leur donner des cours clandestins. Alors que l'Iran oppresse toujours plus les femmes, l'œuvre met en exergue le quotidien et la lutte des femmes après la révolution islamique à travers le pouvoir de la littérature.



La liberté à huis clos

En adaptant le best-seller d'Azar Nafisi, le réalisateur Eran Riklis relève le défi de conter une histoire iranienne et universelle.

Lire Lolita à Téhéran ★★
de Eran Riklis
Film italo-israélien, 1h48

Quand, en 1980, elle revient à Téhéran, Azar Nafisi nourrit de beaux espoirs pour son pays, alors tout juste libéré de la dictature du chah. Mais dès l'aéroport, la professeure de littérature occidentale déchante. L'écart entre les promesses de la révolution populaire de l'aya-

tollah Khomeini et la nouvelle réalité iranienne apparaît. Il a le visage austère du douanier barbu qui saisit les livres rangés dans sa valise. Parmi ceux-ci, *Lolita*.

Plus de vingt ans plus tard, le roman de Vladimir Nabokov inspirera à Azar Nafisi le titre de son best-seller, publié en 2003 (*Zulma*, 432 p., 21,50 €), que le réalisateur israélien Eran Riklis adapte maintenant à l'écran. Un récit autobiographique où l'enseignante, après avoir démissionné de l'université, décrit les séances clandestines qu'elle a organisées deux années durant dans son appartement de Téhéran. Dans ce sanctuaire, elle discutera avec sept de ses étudiantes des classiques de la littérature occidentale à l'abri de l'intransigeance des clercs.

Une résistance féminine à huis clos dont Eran Riklis a su reconstituer la chaleur joyeuse et la force tragique. Sa réussite tient en grande partie à la qualité des actrices : Golshifteh Farahani, qui interprète une Azar Nafisi toute de détermination subtile ; Mina Kavan, à l'affiche d'*Aucun ours*, de Jafar

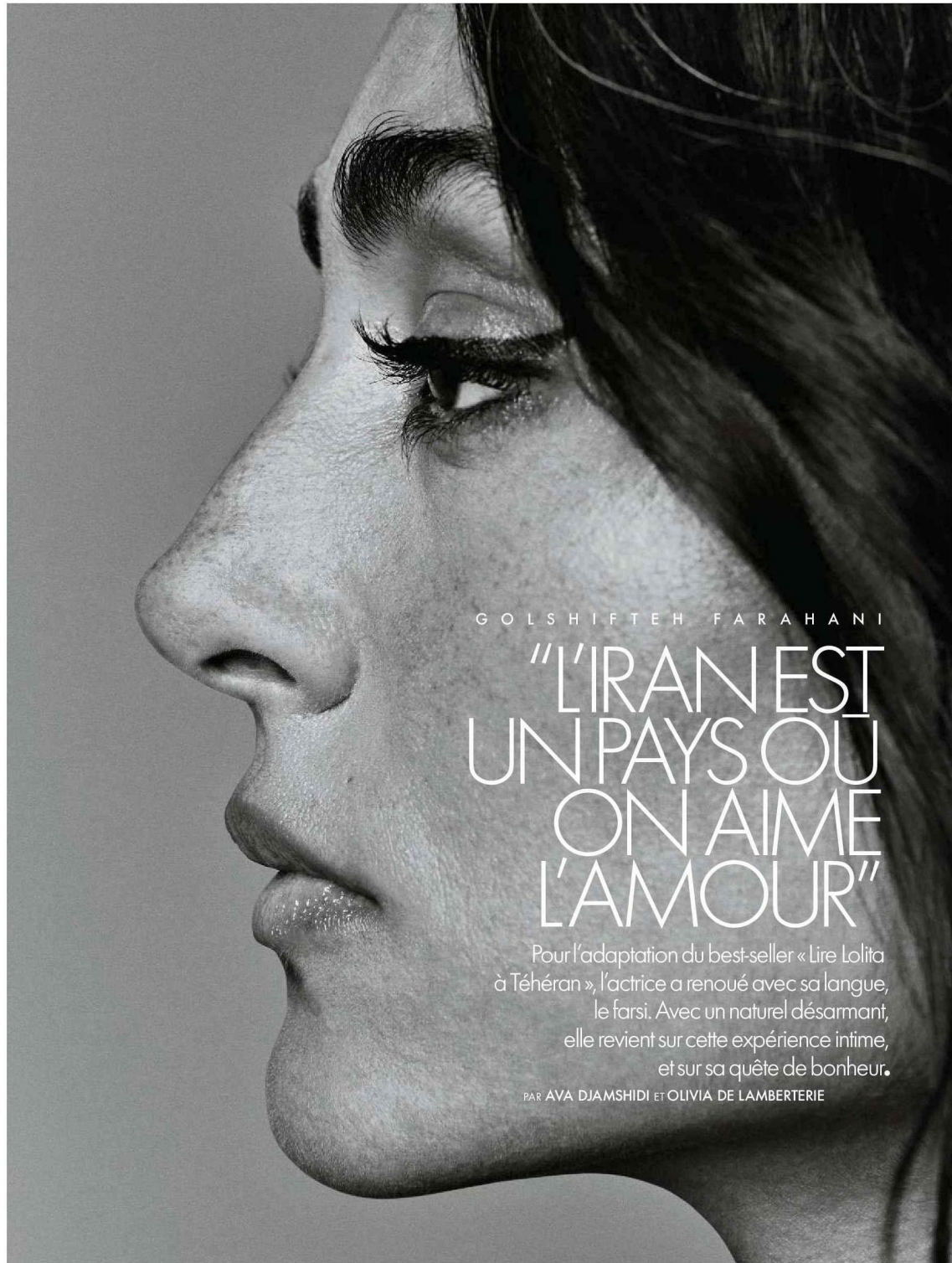
Une résistance féminine dont Eran Riklis a su reconstituer la chaleur joyeuse et la force tragique.

Panahi (2022), que l'on retrouve ici vibrante en Nassrin, une étudiante passée par la torture et la prison ; Zar Amir Ebrahimi, retournée de-

vant la caméra après son expérience de réalisation de *Tatami* (2024). Jouant en farsi selon le choix du réalisateur, chacune contribue à l'intensité de cette parenthèse bien plus que littéraire.

Aimant à montrer des destins de femmes face aux événements (*Les Citronniers*, *La Fiancée syrienne*), Eran Riklis relève ici le défi de conter une histoire tout à la fois iranienne et universelle. Se clôturant avec émotion sur son hymne, Barayé, son film se fait l'écho assumé du mouvement Femme, Vie, Liberté, né après la mort de la jeune Mahsa Amini, en septembre 2022. Mais c'est aussi un bien sans frontières qu'il célèbre ici. La liberté de l'esprit.

Marianne Meunier





G

OLSHIFTEH FARAHANI A LU « LOLITA », de Nabokov, à Téhéran. Elle était adolescente, le livre, interdit, appartenait à la bibliothèque de son père. Qui mieux qu'elle pour jouer dans l'adaptation du best-seller international d'Azar Nafisi « Lire Lolita à Téhéran » (en français, aux éditions Zulma) ? La coïncidence est vertigineuse ; le tournage aussi douloureux qu'évident. L'actrice avait toujours refusé de tourner en persan, la langue du pays dont elle s'est exilée en 2008, et même de participer à tout projet dont le sujet serait lié à l'Iran. Le film réalisé par l'Israélien Eran Riklis est bouleversant. Il conte le retour dans son pays d'une professeure de lettres juste après la chute du Shah en 1979, ses espérances déçues, son renvoi de la faculté où elle enseigne. Pourtant, elle continue de faire lire « Lolita », « Gatsby le Magnifique » ou encore « Orgueil et Préjugés » à ses étudiantes. Autant de romans bannis par le régime des mollahs. L'ouvrage, comme le film, célèbre le pouvoir libérateur de la littérature et le courage de ces femmes se réunissant en secret au péril de leur vie. Un propos en écho avec les risques pris par des interprètes justes et habitées : Zar Amir Ebrahimi, Mina Kavani et Golshifteh Farahani. Dans « Lire Lolita à Téhéran », l'actrice impressionne, tout en immobilité. À l'exact inverse du feu follet que l'on rencontre ce mercredi de février.

ELLE. Connaissez-vous le best-seller « Lire Lolita à Téhéran », d'Azar Nafisi ?

GOLSHIFTEH FARAHANI. Je me souviens de l'avoir vu pour la première fois à New York, dans une librairie d'Union Square, parmi les best-sellers. Plus tard, j'ai rencontré son autrice, Azar Nafisi. Depuis que j'ai quitté l'Iran, je n'ai jamais accepté de jouer dans un film qui soit lié à mon pays, même de loin. Donc, quand Eran Riklis m'a proposé de jouer dans l'adaptation du roman, je me suis dit : je l'adore, lui, j'adore le livre, je vais lui dire oui, de toute façon, il n'arrivera jamais à monter son projet... mais il a réussi ! Et là, l'angoisse est venue. Pour la première fois, j'allais jouer en farsi. Lorsque nous avons lu le scénario ensemble, j'étais comme dissociée, tous mes mécanismes de défense étaient mobilisés. Et à la fin, j'ai explosé en larmes, sans que je sache pourquoi. Pareil, lorsque j'ai vu le film, je pleurais, je pleurais. Et lorsqu'on jouait avec Mina et Zar, c'était comme si on jouait des scènes qu'on avait déjà vues, déjà vécues. Faire appel à nos émotions, c'était juste comme attraper un papillon qui est là dans les airs.

ELLE. L'héroïne du film organise des clubs de lecture clandestins. Y avait-il des livres interdits chez vous ?

G.F. Oui, mon père avait une bibliothèque énorme, ma mère se plaignait toujours qu'on allait se noyer dans les livres ! Il possédait beaucoup d'ouvrages interdits. Enfant, je savais déjà qu'il ne fallait pas en parler ou sortir avec. Mon père était un homme de gauche, il aimait la littérature russe. J'ai lu Dostoïevski, Tchekhov en farsi. Kafka était l'un de mes auteurs préférés. Mais j'étais une adolescente sauvage, j'avais de la peine à rester en place. Quand je lisais, c'était très intense, je marchais avec mon livre, je mangeais avec, je vivais avec !

ELLE. Et aujourd'hui, quelle lectrice êtes-vous ?

G.F. Quand j'ai quitté l'Iran, j'ai arrêté de lire en farsi. Quelque chose s'est cassé dans mon rapport à la littérature, même si je lis pas mal en anglais.

ELLE. En quelle langue rêvez-vous ?

G.F. Je ne le sais pas toujours. Cela dépend du rêve, de l'endroit où je suis, du sujet. Parfois, je rêve dans des langues que je ne parle même pas ! Quand je m'exprime en farsi, en français, en espagnol, en anglais ou en allemand, que j'essaie d'apprendre, je ne suis pas la même, mon corps est différent, ma voix change, les connexions dans mon cerveau changent. Quand j'ai joué « Lire Lolita à Téhéran » en farsi, comme une électricienne, je devais serrer des vis dans ma tête, c'était comme si surgissait un flot entier de la langue et de mon âme, c'était tellement facile. ●●●

"Quand
j'ai quitté l'Iran,
j'ai arrêté
de lire en farsi.
Quelque chose
s'est cassé
dans mon rapport
à la littérature."

GOLSHIFTEH FARAHANI





●●● **ELLE.** Vous dites souvent que votre corps décide avant votre cerveau lorsque vous devez faire un choix. Est-ce toujours le cas ?

G.F. C'est un corps qui a vécu le harcèlement, le hijab et la culpabilité lorsque sont arrivés les désirs sexuels. Un corps qui a dit : « Mais lâchez-moi ! » On dirait que plus les hommes ont le pouvoir sur nos corps, plus ils croient qu'ils ont de grandes couilles ! Quand j'ai fait les photos nues pour « Égoïste » [en 2015, ndlr], je ne me suis pas déshabillée, moi. Ce sont eux que j'ai déshabillés, car ils n'avaient plus de pouvoir sur moi.

ELLE. Avez-vous le sentiment qu'en France le regard des hommes est le même ?

G.F. On a des vieux pervers partout, en Iran comme en France. Cela arrange beaucoup de monde de dire : « Regardez comme c'est terrible en Iran, en Afghanistan ou au Congo. » Ça leur permet de ne pas regarder les violences à l'intérieur de leur maison. Mais je ne crois pas à la bataille des genres. J'adore les hommes, j'ai besoin d'eux, ils sont mes potes, mes amis, mes frères. Ce que j'aime en Iran, c'est que des hommes se battent pour les femmes et meurent pour elles.

ELLE. Pour être plus libre, adolescente, vous vous êtes travestie en garçon plusieurs mois en Iran. Quelles traces cela a-t-il laissées en vous ?

G.F. Je suis devenue une version caricaturale des hommes, je sifflais les filles, je les harcelais pour leur donner mon numéro de téléphone. J'étais une fille la journée et un mauvais garçon la nuit, enfin charmant quand même, disons que j'étais un mauvais garçon italien !

ELLE. Quelle éducation sentimentale avez-vous reçue ?

G.F. L'amour, on n'en parlait pas. Mais je l'ai vu, je l'ai appris à travers mon père qui était amoureux de l'amour. À travers ses histoires romantiques. À 2 ans déjà j'étais amoureuse, j'ai toujours été amoureuse ! Mon prénom signifie la fleur qui est amoureuse (gol), prise et éprise, hypnotisée par l'amour (shifteh). L'Iran est un pays où on aime l'amour, notre poésie ne parle que de ça.

ELLE. Ressemblez-vous à votre père, amoureuse de l'amour ?

G.F. J'adore être amoureuse. Là, je suis tombée follement amoureuse de moi-même, de mes pieds, de mes mains, je les trouve magnifiques, j'ai envie de les embrasser ! C'est la plus belle forme d'amour, celle qu'on a pour soi.

ELLE. C'est nouveau pour vous ?

G.F. Oui. J'ai passé des années en thérapie à essayer de soigner mes traumatismes ancestraux hérités de ma mère, de ma grand-mère, d'une tristesse qui n'était même pas la mienne. Puis, à la fin de l'année dernière, je suis partie en Amazonie où j'ai expérimenté beaucoup de plantes médicinales et je me suis retrouvée. La vie m'avait envoyé flèche après flèche et franchement je me disais : qu'on en finisse, qu'on m'achève. La vie m'avait poussée vers la mort, je n'en pouvais plus de vivre cette vie telle qu'elle était. J'étais devenue grise comme cette porte devant nous. J'ai écrit mon testament, je suis partie pour ne plus revenir. Et je suis morte là-bas mais quelque chose est re-né. La renaissance du Phénix, cela m'est arrivé dans mon corps, j'ai retrouvé la vie, le sourire, le moment présent.

ELLE. Qu'est-ce qui vous avait à ce point terrassée ?

G.F. C'était un mélange. D'abord, j'ai vécu une histoire d'amour impossible et étouffante. Et puis beaucoup d'histoires personnelles liées à l'exil, à ma famille. Tout ce qui s'est passé en Iran depuis deux ans aussi, beaucoup de morts, même si je pense que la révolution est vraiment en marche. Je devais passer sept mois à Vancouver pour tourner une série et je me posais la question : suis-je venue sur terre pour cela ? C'est ça, la vie ? Je me suis dit soit je dois mourir, soit quelque chose doit changer. Je suis partie seule vers l'inconnu, j'avais un billet pour le Brésil, je suis allée en Amazonie, loin de tout – il fallait peut-être dix-sept heures pour rejoindre l'hôpital le plus proche – c'était comme l'Atlantis ! Les gens là-bas sont très sophistiqués dans l'âme, ils travaillent avec des plantes médicinales et font un travail spirituel. Ce sont des sortes de Jedi. On ne se comprenait pas, mais on se sentait. Il suffisait juste que je n'oublie pas de respirer et que je m'abandonne. Ce voyage m'a bouleversée, je suis revenue à la vie.

ELLE. Votre perception de vous-même en a-t-elle été transformée ?

G.F. Aujourd'hui, je réalise que je suis aimée, que je suis une boussole et une inspiration pour beaucoup de gens. Je suis une bonne actrice, je suis une artiste, je le vois. Avant, ●●●

"J'ai vécu
une histoire d'amour
impossible
et étouffante."

GOLSHIFTEH FARAHANI

●●● j'étais comme le cafard de Kafka dans une chambre, emprisonnée par mes traumatismes. Si on se perd dans le noir, on finit par être avalé par l'obscurité. Nous sommes des êtres humains, et moi j'avais oublié d'être.

ELLE. De quoi avez-vous envie maintenant ?

G.F. De la vie ! Ne rien faire, être bien avec moi-même et les autres. Mes parents vont venir d'Iran en France. Je veux être disponible pour eux, je veux les servir, aller manger une glace avec eux ! Je veux tous ces petits plaisirs de la vie qui sont la vraie vie. J'ai tellement travaillé, j'ai tourné plus de soixante films en vingt-huit ans, j'ai été conditionnée à servir comme un robot. Pour la première fois de ma vie, j'ai annulé un film que je devais faire. Parce que je préfère voir mes parents. Quand les gens disent « je n'ai pas le temps », je trouve que c'est une phrase de merde qui signifie « je n'ai pas de priorités ». Prends-le, le temps ! Je me demande si mon ADN n'a pas changé. Quand j'ai dit à mon agent que je ne voulais pas tourner ce film, il n'en revenait pas, ce n'est pas Golshifteh !

ELLE. Dans « Lire Lolita à Téhéran », le personnage que vous incarnez doit quitter son pays pour être libre. Diriez-vous que c'est la seule option des Iraniennes aujourd'hui ?

G.F. C'est l'une des options. Beaucoup de gens aujourd'hui veulent rester, cela m'émeut terriblement. Moi, en tant qu'actrice, il m'était impossible de rester, je n'avais pas le choix.

ELLE. Et comme femme, trouvez-vous que les Françaises sont libres ?

G.F. En farsi, nous avons deux mots pour la liberté : l'un pour la liberté, l'autre pour la liberté d'esprit. On peut être enfermé en prison et libre dans son esprit, par exemple. En Occident, oui, on est libre, mais peut-être ne connaît-on pas cette liberté d'esprit car on est trop pris par le futur. En France, les adolescents manifestent pour leur retraite ! En Iran, on ne peut même pas penser à demain. Je dis toujours qu'il vaut mieux faire les choses tout de suite car je ne sais pas si je serai vivante demain. À trop regarder demain, on n'est plus dans le présent. Et on veut réussir, on est dans la compétition. Lorsque j'étais en Amazonie, je me demandais : où veux-tu réussir ? Quelle étoile veux-tu atteindre ? Et pendant que j'étais absente des réseaux sociaux, le nombre de mes followers diminuait, moins 100 000, moins 200 000...

ELLE. Vous avez de la marge, sur votre compte Instagram, vous avez encore 17 millions d'abonnés ! Vous avez un statut de star avec tout ce que cela a de positif mais aussi de choses plus lourdes, comme des menaces ou des rumeurs concernant votre vie privée. Comment vivez-vous cela ?

G.F. J'observe. On ne peut rien faire face à cela. Les dangers politiques, c'est lourd, mais il faut être prêt à mourir, être en paix avec la mort. On vit notre vie et si ça arrive, ça arrive. Pareil pour les rumeurs. Depuis que j'ai quitté l'Iran, elles sont comme des vagues, elles viennent, elles partent. Je les regarde et j'essaie de comprendre ce qu'il y a derrière. Elles veulent dire que les masses ont faim de quelque chose. Les histoires d'amour, si les gens sautent dessus, c'est parce qu'ils sont en manque d'amour. Je compatis, je me dis que la société est triste. Cela me déchire, on a si peu nourri notre société que sa conscience collective cherche ça et donne du bois pour alimenter ce feu-là.

ELLE. Étiez-vous aussi sage avant d'aller en Amazonie ?

G.F. Je trouve que le monde en est arrivé là parce que nos dirigeants ont des connaissances mais ne sont pas sages. Pour avoir de la sagesse, il faut se connaître, soi, et pour cela, il faut avoir du temps. Un berger dans le désert peut être plus sage qu'un dirigeant.

ELLE. Que peut-on vous souhaiter aujourd'hui ?

G.F. De l'amour ! J'ai une fibre maternelle en moi, je suis née mère, je m'occupe des gens comme une mère, j'aimerais être une mère, biologiquement, mais j'ai aujourd'hui 41 ans. On peut me souhaiter d'être apaisée... En anglais on dit « stillness ». Il n'y a pas de mot français pour dire ce mélange de silence et de vide, comme un lac immobile, voilà ce que je voudrais être. ●

« LIRE LOLITA À TÉHÉRAN », d'Eran Riklis (1h 48), avec aussi Arash Marandi, Catayoune Ahmadi... En salle le 26 mars.

"Pour avoir
de la sagesse,
il faut se connaître,
soi, et pour
cela, il faut avoir
du temps."

GOLSHIFTEH FARAHANI



MAQUILLAGE Dior par Eny Whitehead avec le Fond de Teint Dior Forever Hydra Nude 4N, la Palette Yeux Diorshow 5 Couleurs Amber Pearl, l'Eyelinier Feutre Diorshow On Stage Liner Matte Black et le Mascara Diorshow Iconic Overcurl Black.